

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE, PRESIDENT MAURICE LAFARGUE, Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui ne se font pas au prix réduit de 5 sous le ligne, voir une autre page du journal.

L'Abéille est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue de Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Mardi, 25 août 1914.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

LE CURE.

Un bon curé de race latine, de bonne et sévère doctrine, appelé par des jouvencaux, A bair leurs liens conjugaux. Ne put supporter le sourire de la jeune fille en délire, Quand fut arrivé le moment De recevoir le sacrement.

Tu ris ! s'écria le bon père ! Ah ! certes, tu ne peux mieux faire; Car tu ne riras pas toujours Bien court est le temps des amours.

CITE D'ENGREVAL.

Réquisitoire du Procureur Général

(Suite.)

LA VOLONTE DE TUER.

Et cependant, messieurs, Mme Caillaux déclare qu'elle ne voulait pas tuer M. Calmette; elle voulait seulement, dit-elle, lui donner un avertissement brutal; elle soutient qu'elle était venue au "Figaro" armée, il est vrai, mais dans l'intention de réclamer des lettres dont elle appréhendait la publication et avec l'arrière-pensée, au cas, mais au cas seulement, où elle n'obtiendrait pas satisfaction, de se livrer à une manifestation qui dans sa pensée, dit-elle, devait rester plus bruyante que meurtrière. D'après ce qu'elle a dit au commissariat de police, elle avait blessé M. Calmette, ajoutant qu'elle espérait ne point l'avoir tué.

Mais comment concilier cette explication, comment concilier cet espoir même avec cette circonstance qu'aussitôt introduite

dans le cabinet du directeur du "Figaro", elle n'a même pas exposé l'objet de sa démarche, et que, coup sur coup, elle a commencé par tirer sur M. Calmette six balles de revolver? "J'étais affolée", dit-elle... affolée par quoi? Par l'écho des conversations sur son mari, par l'appel à haute voix de son nom, et par cette obscurité, qui, selon elle régnait dans le cabinet de M. Calmette et y avait un caractère presque mystérieux. Inexactitude complète ou étrange illusion; en effet, personne n'a parlé de son mari, elle a été introduite sans être appelée ni annoncée, et le cabinet directorial était plein de lumière. Envisagé dans sa matérialité, l'acte de Mme Caillaux ne peut donc être considéré que comme le fait de donner volontairement la mort.

Du reste, ne l'a-t-elle point reconnu elle-même, implicitement, lorsque dans la soirée du 16 mars, sur l'heure et dans le désarroi de la catastrophe, au moment où on l'a désarmée, elle s'écria: "Je viens de me faire justice, c'était la seule manière d'en finir"? Ce sont là, messieurs, de ces mots qu'on ne prononce guère que devant l'irréparable, et quand cet irréparable est le résultat d'une volonté consciente. Mme Caillaux a donc volontairement tué M. Calmette, cela ne me paraît pas discutable, et la seule question que j'aie à examiner est celle de savoir si elle a prémédité son acte.

A-t-elle agi avec préméditation? Incontestablement oui. Je le prouve: je le prouve en la suivant pas à pas dans cet après-midi du 16 mars, à partir du moment où elle se rend chez Gastinne-Renette, et vous allez voir tous ses actes se suivre dans un ordre en quelque sorte logique et tendre tous au même but, qui est la mort de M. Calmette.

Entre trois heures et trois heures et demie, elle entre chez Gastinne-Renette. Pourquoi faire? Pour acheter un revolver. On lui en offre un, tout d'abord, de la marque Smith et Wesson; elle l'essaie, il lui semble que l'arme fonctionne mal; on lui suggère alors de prendre un browning calibre 6; elle a soin de l'essayer en tirant à pleine charge sur une silhouette située à dix mètres; elle est satisfaite de cet essai, elle charge elle-même l'arme, la glisse dans une gainé et regagne son automobile.

Pendant le trajet, craignant, dit-elle, d'oublier les indications qui viennent de lui être données chez l'armurier, c'est elle-même qui le déclare — elle fait mouvoir la glissière de façon à faire passer la première balle du chargeur dans le canon, elle prend ensuite dans l'intérêt de sa propre sécurité la précaution de mettre le cran de sûreté, puis elle remplace l'arme dans son étui; elle se fait conduire au Crédit Lyonnais, retire d'un coffre-fort, comme vous le savez, divers papiers intéressants sur son mari, et alors — il est quatre heures et demie — elle rentre chez elle. Elle va ressortir, mais avant de quitter cette maison où elle sait qu'elle ne rentrera pas le soir, elle écrit une lettre qu'elle laisse sur le bureau de son mari, à l'adresse de ce dernier, que M. Caillaux a pris lui-même le soin de faire parvenir au juge d'instruction, lettre qui, comme on vous le disait tout à l'heure, présente une importance considérable et que par conséquent je vous demande la permission de relire:

Mon mari bien aimé,

Quand ce matin je t'ai rendu compte de mon entretien avec le président Monier qui m'avait appris que nous n'avions en France aucune loi pour nous protéger contre les calomnies de la presse, tu m'as dit que ces jours-ci tu casserais la g... à l'ignoble Calmette. J'ai compris que ta décision était irrévocable. Mon parti à moi fut alors pris. C'est moi qui ferai justice. La France et la République ont besoin de toi. C'est moi qui commettrai l'acte. Si cette lettre t'est remise, c'est que j'aurai fait ou tenté de faire justice. Pardonne-moi, mais ma patience est finie. Je t'aime et je t'embrasse du plus profond de mon cœur.

TON HENRIETTE.

Eh bien si le projet de Mme Caillaux était, comme elle le prétend, resté jusqu'à cette heure encore vague et incertain, au fur et à mesure qu'elle trace ces lignes il ne peut que lui apparaître dans toute sa précision tragique. Si, après cette lettre, elle se rend au "Figaro", elle sait ce qu'elle va y faire: c'est écrit et écrit par elle.

Donc, vers cinq heures, elle pénètre au "Figaro". Elle s'adresse au chef des huissiers, demandant à voir M. Calmette, lui disant de la façon la plus naturelle du monde que, puisqu'on lui répond qu'il n'est pas encore arrivé, elle l'attendra, qu'elle n'a pas besoin, d'ailleurs, de donner son nom, parce qu'il la connaît et que, par conséquent, il la recevra. On l'introduit dans le salon du premier étage, et là, pendant toute une heure, sans que sa physionomie ni son attitude n'aient paru déceler le moindre trouble, la moindre émotion, elle reste assise les mains enfouies dans son manchon, où elle dissimule l'arme achetée quelques instants auparavant.

A six heures, M. Calmette entre dans son cabinet en compagnie de M. Paul Bourget. Entre temps, Mme Caillaux avait remis à l'huissier sa carte dans une enveloppe fermée. Au bout d'un quart d'heure, M. Calmette et M. Bourget sortent ensemble. A ce moment, l'huissier remet l'enveloppe fermée à son directeur, et M. Paul Bourget vous a narré la scène et le dialogue qui survinrent et qui se terminèrent par ces mots de M. Calmette rejoignant son cabinet: "Je ne peux pas ne pas recevoir une femme."

On fait signe à Mme Caillaux d'entrer, elle se lève, et écoutez ceci, c'est elle qui parle: "En me levant, à-t-elle déclaré, j'avais tiré mon revolver de l'étui". Elle entre dans le cabinet, il se produit un très bref colloque rapporté par elle-même, pendant lequel Mme Caillaux tient ses mains toujours dissimulées dans son manchon. "Vous devez sans doute, dit-elle, connaître ou vous douter de l'objet de ma visite? — Mais non, répond M. Calmette, veuillez vous asseoir." "Alors, — c'est encore Mme Caillaux qui parle et qui précise d'un façon terrible, — alors, avec ma main gauche, j'ai abaissé le cran de sûreté." Puis elle ne prend pas le siège qui lui était indiqué, elle n'ajoute pas un mot, mais elle tire les six balles de son revolver sur Calmette, donnant ainsi la mort à l'adversaire de son mari, dans l'instant même où il lui faisait un accueil parfaitement correct et empreint de courtoisie.

LE CALME DE MME CAILLAUX.

On a longuement parlé à l'audience d'hier de ce que peut produire la nervosité d'une personne se servant pour la première fois d'un revolver automatique. Mais vous n'oubliez pas, messieurs, que Mme Caillaux avait fait chez Gastinne-Renette l'essai de l'arme qu'elle avait achetée, qu'elle a montré le plus grand sang-froid dans tous les préparatifs de son acte criminel, qu'elle était capable de manier avec assurance un revolver automatique, qu'en fait, elle a tiré avec une parfaite fermeté qu'importe du reste le parallélisme des coups, et que, si les deux premiers coups ont été tirés trop bas, les quatre qui ont suivi ont tous atteint la victime, bien que celle-ci se déplaçât.

Eh bien messieurs, je pourrais déjà peut-être m'arrêter là, estimant complète la double preuve que j'avais à vous rapporter: d'une part, Mme Caillaux a tué M. Calmette avec la volonté de tuer; d'autre part, elle avait prémédité le crime. Cependant ma tâche ne serait pas achevée, car dans une affaire criminelle le jury ne doit pas seulement connaître les détails matériels du crime sur lequel il a à statuer, il faut encore qu'il connaisse les mobiles, non pas certes pour en déduire une excuse que le meurtre et l'assassinat ne comportent pas, mais pour savoir jusqu'où l'on peut aller, soit dans l'attention de la peine, soit dans sa rigoureuse application.

Il faut donc que vous sachiez tout, du moins tout ce qui est permis de savoir quand il s'agit de chercher dans ce domaine mystérieux et fuyant du cœur et de l'esprit de la femme.

Comment une femme de l'éducation et du milieu social de Mme Caillaux a-t-elle pu être amenée à commettre un crime aussi déconcertant? A quel ordre d'événements se rattache son acte, et quels sont les sentiments sous l'empire desquels elle a agi?

(A Suivre.)

Cent ans après

L'Angleterre a déclaré la guerre à l'Allemagne. L'Allemagne a fait hier dans les Chambres françaises, belges et britanniques l'unanimité de l'indignation. Les élus des trois nations ont véritablement incarné, en ces heures décisives, la conscience publique.

La coalition est née, 1914-1814: cent ans ont passé. De nouveau, contre la domination d'un seul, se liguent les volontés de tous. On nous a parfois reproché de dogmatiser dans l'hypothèse, quand nous parlions de la tendance essentielle qui porte les nations, comme les individus, à cette forme supérieure d'organisation stable qui s'appelle l'égalité et qui se manifeste par l'équilibre. C'est cependant cette tendance qui



WEAK THE ROBERT... OFFICER... SPECIALISTE... 302, 307 rue Canal... Phone Main 4570

dresse dans un commun effort l'Europe contre l'Allemagne.

Napoléon, il y a cent ans, avait derrière lui vingt ans de victoires. Guillaume II n'a que celles qu'a gagnées son grand-père, celles de Bismarck qu'il a chassées pour inaugurer son règne. Napoléon avait, dans sa lutte délicate, l'appui, malgré ses fautes, de la nation attaquée. Guillaume II n'a pas réussi à justifier, pour l'Allemagne même, l'inqualifiable agression arrachée par son fils à sa volonté vacillante.

Dans l'un et l'autre cas, malgré ces différences qui sont à notre avantage, même loi s'affirme. Napoléon avait violé la liberté des peuples et l'indépendance des Etats. L'Allemagne, elle aussi, a prétendu imposer sa force à des nations qui voulaient vivre pour elles-mêmes et par elles-mêmes. La sanction sera demain ce qu'elle fut il y a cent ans.

Napoléon avait fait contre l'Alliance de tous. Cette alliance s'est reformée contre l'Allemagne. L'Angleterre, après le blocus continental, a gagné, dans les plaines de Belgique, la bataille des peuples contre le tyran de l'Europe. L'Angleterre, par son adhésion, consacre l'union européenne contre la tyrannie nouvelle. Et qui sait si Waterloo ne sera pas demain le théâtre du même duel?

Tous les dominateurs ont connu ce retour: Charles-Quint, Louis XIV, Frédéric II et l'Empereur. L'Allemagne, cédant à la fatalité, veut tenter la même épreuve. Si grande qui soit sa puissance militaire, elle aura le même sort.

Dans son discours d'hier, M. Viviani a posé le problème sur sa base éternelle. La France et ses alliés combattent pour le droit de tous contre le despotisme d'un seul. Nous avons fait la Révolution pour l'égalité des individus. Nous faisons la guerre aujourd'hui pour l'égalité des peuples.

Qui n'a pas assisté à cette séance incomparable ne saura jamais à quelle largeur peut atteindre, dans la conscience lumineuse du but national, l'union des esprits et des cœurs. Le gouvernement de la République, affirmant la grande tradition des droits de l'homme, qui ont pour fin les droits des nations, a entendu le cri de la France répondre à son appel.

Ce que l'Allemagne capitaliste n'a pas compris, c'est que la France républicaine vibre aujourd'hui du souffle de Valmy. Ce qu'elle n'a pas compris, c'est que la lutte provoquée par sa violence trouve dans violence même son sens historique.

Parce que nous n'avons pas repris nos provinces perdues; parce que nous avons consenti à la paix, dans l'ensemble et dans le détail, une longue suite de sacrifices, on a cru à Berlin que nous avions la vocation de la défaite et le don de l'agenouillement. Toute la France est debout pour dénoncer cette criminelle erreur.

Elle n'ont pas senti que cet équilibre, cette égalité, cette dignité reconquis dans la

paix, c'était le minimum de nos reprises. Ils n'ont pas senti que le jour où ils y toucheraient, ils réveilleraient tous nos regrets, toutes nos colères, tous nos espoirs. L'heure de ce réveil a sonné.

C'est ce que le président de la République, le président du conseil et le président de la Chambre ont hier affirmé dans une forme magnifique, devant l'Assemblée, qui, debout, de ses applaudissements, saluait l'affirmation du devoir national. C'est ce que, demain, nos armées affirmeront dans un méthodique effort.

Où Napoléon avait échoué, Guillaume II ne réussira pas, même si François-Joseph se décide enfin à déclarer la guerre à ceux qu'il a provoqués. Pour reprendre le sceptre de l'Europe, c'est trop peu de ces deux vœux. Le Waterloo de demain sera moins lubrique à gagner que celui du siècle dernier.

Pénétrons-nous de ces vérités historiques. En 1870, nous nous battons pour un devoir historique. En 1870, nous nous sommes battus seuls. Aujourd'hui, nous avons quatre peuples avec nous, qui se battent pour le même enjeu que nous.

Le gouvernement français, en démontrant cette vérité, a fait hier l'unanimité française. L'unanimité européenne lui réserve, dès ce matin, le large écho de la liberté révolée contre la tyrannie. La France de la Révolution n'a pas changé de drapeau. En avant!

Les boutiques pavoisées.

Pavoisé comme pour une fête nationale, Paris s'est fait encore une parure nouvelle. La plupart des boutiques, qu'elles soient ouvertes ou fermées, portent des peintures figurant des drapeaux tricolores, soit des "graffiti", dont beaucoup sont curieux. Chacun veut affirmer sa qualité de Français. "Maison française, le patron est mobilisé", dit-on ici. Là, c'est "Maison française, n'employant que du personnel français". Ailleurs on remarque ces inscriptions, tracées à la craie ou affichées sur la devanture: "Le patron est Français; il est sergent à Belfort"; "Le patron et ses trois commis sont sous les drapeaux"; "Maison française; trois fils soldats"; "Fermé pour cause de mobilisation du patron et du personnel"; "Tout mon personnel est mobilisé". Enfin un coiffeur du faubourg Montmartre a orné sa porte de cette pancarte: "La maison est transférée au 79e d'infanterie à Nancy."

Des boutiquiers portant des noms étrangers s'empressent de faire connaître qu'ils sont nos amis ou même nos compatriotes. "Je suis Russe, écrit l'un d'eux, mon fils est sous les drapeaux français." "Je suis Roumain et non Allemand. Vive la France!" affirme un lapidaire. "Polonais d'origine, je suis naturalisé Français et je garde les voies dans l'Est comme sapeur du génie." écrit un luthier. Les uns affichent un certificat du commissaire de police, d'autres leur carte d'électeur. Et la sympathie se porte vers tous ces hommes qui, d'origine étrangère, se sont fixés parmi nous et vont seconder le généreux effort de nos

HYDRO-THERM-MASS. Procédé scientifique de bains locaux. Meilleur qu'une douche au bord de la mer ou dans le montagne. Traitement de deux heures. Bains, de 3 à midi; massages de 1 heure à 5 heures et tout le dimanche. 10.00 par traitement. Six séances pour 50.00. Chiropraxie, massage, cure. Dorois 10.00; 25.00 par mois. Douche et massage, 50c; 25 par 10.00. Leçons de massage. 725 rue Gravier. M. et Mme ROBERT GOSWY. 10 mai - 1 an

M. Maurice Barrès veut s'engager.

M. Maurice Barrès a s'engager avec son fils et en a déjà prévenu, depuis plusieurs jours, l'autorité militaire.

— Il est exact, nous a dit hier l'éminent académicien, que les dix-huit ans du fils et les cinquante-deux du père attendent avec impatience qu'on les accepte sous les drapeaux pour la durée de la guerre.

"Dès le premier bruit du conflit, j'ai été solliciter du ministre de la guerre une place au régiment. Le lignard Maurice Barrès ne s'exagère pas les services militaires qu'il peut rendre, mais je ne puis pas supporter d'être en paix, dans une agréable maison, quand les autres sont dans la fatigue et le danger des balles. Je réclame ma part au milieu des camarades.

"Je me suis mis à la disposition du gouvernement pour aider, comme j'ai pu, à l'union morale et à la réconciliation françaises. Maintenant je me mets plus qu'à sa disposition: je mets aux ordres des chefs avec mon jeune fils.

"De la part de mon fils, qui quitte le lycée pour le régiment, c'est très bien. De ma part, quand je dois tout à la patrie, c'est si naturel!"

C'est ainsi que nous paraît M. Maurice Barrès, dont le courage égale le talent.

Discretion

Qu'est-ce que le trac? — le trac qui paralyse les orateurs, les chanteurs et les comédiens? Réponse d'un spécialiste:

— C'est un manque de confiance en soi, une exagération des qualités d'autrui, une sensation d'hostilité du public tout ensemble, qui font que les facultés ne vous obéissent plus.

Monsieur de La Palice lui-même.

Bon. Mais comment combattre le trac?

— Agir sur un pareil complexe est bien difficile. Le sujet seul y peut réussir à force de volonté... Complexus!

Nous en sommes restés au mot d'Alphonse Karr:

— Les médecins n'ont jamais rien su pour guérir le rhume de cerveau que de l'appeler coryza.

LE METHODE BERLITZ. Nous commençons des classes de Français spéciales pour enfants, de 5 à 12 ans. Classes pour commençants et étudiants avancés, littérature et histoire. Anual, leçons de conversation pour adultes, 3 fois par semaine. Nous garantissons que nos élèves obtiennent l'accent le plus pur. Écrivez-nous, écrivez ou téléphonez. The International School of Languages. "Original Berlitz Method" 523 Maison Blanche. Tél. Main 3061. 3 Juin - 1 an - merc-ven-dim

Feuilleton de l'Abéille de la Nouvelle-Orléans

No. 10 Commencé le 15 août 1914.

LE TÉNOR

PAR LE PRINCE DIMITRI GALITZINE

(suite)

"Tu es intelligente; cela t'est égal que je sois bon ou méchant, tendre ou grossier; il te suffit que je te fasse boire du champagne, et je t'en fais boire pour notre plaisir à tous. D'autres te diront aussi qu'ils te font boire. Eh! Mais est-ce qu'il n'y a que les femmes qui font les saintes qui soient belles?"

Il regardait les autres, Patzkheim, devenu plus brave grâce au vin, embrassait l'Allemande à l'indiscrète joie de Moundroff et de Dorogobouky. Grouchka chantait une chanson tzigane sans s'apercevoir que Chastikoff l'embrassait. Dans le coin, près de la fenêtre, Mourgatoff toussait d'une vilaine toux.

— Mouratoff! Assez! braila Serge; tu tousses comme un ténor!

On présenta la note. En bas attendaient les trois. Quand toute la bande se déversa dans la rue, il n'y avait personne sur la Morskala, à part deux ou trois fiacres, des valets de cour et des sergents de ville.

La nuit était admirable, claire et sèche. — Bien, dit Tchavroff, je vais tout le temps déclarer mon amour.

Chapitre IV.

SANS OCCUPATION.

Les examens commencèrent. Serge s'y préparait n'importe comment, entre deux excursions de nuit avec Bijou d'Amour dans les restaurants situés hors de la ville, et ses accès de colère contre son entourage. Maintenant il n'avait plus nul désir de se corriger, de devenir moins rude. Il jougait ce que serait une concession à Varia, l'indigne Varia. Il n'essayait plus de se rapprocher d'elle, de faire la paix, et s'affirmait plusieurs fois par jour que tout était fini... On ne peut exiger de l'amour, de la constance d'une jeune fille sotte; et si elle ne peut aimer comme il veut qu'on l'aime, c'est elle qu'on ne peut aimer.

pour lui; comme les autres, elle s'était laissée séduire par la belle figure, la voix sonore de Gutchtal.

— J'ai tout fait, pensait-il, tout fait pour me rapprocher d'elle. Au commencement, je l'abordais toujours le premier, lui parlais, et elle ne trouvait pour moi aucune parole affectueuse. A présent, c'est fini. L'amour n'est possible que lorsqu'il est réciproque. Je ne suis pas un chien qu'on peut chasser, puis rappeler à soi. Je ne suis pas un ballon rebondissant vers l'endroit où on l'a lancé. J'ai trop d'amour-propre pour consentir à m'humilier. Il n'y a plus de Varia pour moi! Elle savait, elle savait dès le premier jour, que je ne puis voir Gutchtal de sang-froid, que je déteste ce vaucien chantant; et cependant elle se pâme devant lui, écoute avec plaisir ses compliments banaux, est prête, comme maman et mes sœurs, à s'exalter sur son chant des heures entières. Il se peut qu'elle ne l'aime pas; mais en tout cas, c'est une sotte. Et pourquoi cela est-il arrivé? Pourquoi ne m'aime-t-elle plus? Suis-je devenu pire? Non! Ce Juf m'est-il supérieur au point de vue moral et intellectuel? Non! Il est sot et lâche. Oui, mais il est beau, doux; et je suis grossier, je ne sais pas faire des mines enchanteresses. Elle ne comprend pas qu'il ne lui accorde aucune attention, mais qu'il est occupé d'autres femmes qui lui rapportent davantage... Mais non... Qui sait, peut-être lui plaît-elle; peut-être lui, pour tout de bon, ne s'arrête-t-il devant rien... Oui... Oui... C'est très probable. Varia est si belle! De son doux et ravissant sourire, elle peut rendre fou un homme... Oui... mais si elle est bonne, comment se fait-il qu'elle ne m'aime plus?...

Il avait envie de pleurer, il souffrait. Toute son âme était saisie d'une tentation soudaine de se précipiter chez Varia pour l'enlacer dans ses bras, lui communiquer par ses baisers, son immense passion. Mais les mots "Va-t'en! Va-t'en!" lui revenaient à l'esprit; et il se détournait avec irritation de ces sentiments et de la pensée de Varia; reprenait avec colère ses occupations, déchirait ses notes ou les lisait, sans comprendre ce qu'il lisait; les rabachait comme Patzkheim; pensait, au milieu de ses lectures, à une excursion projetée avec Bijou d'Amour au "Tachkent", avec Bijou d'Amour qui faisait tout pour le distraire, ne s'arrêtant devant aucune manifestation artificielle de passion apprise. Elle le faisait pour de l'argent, c'est vrai; mais cela ne lui était-il pas égal! De l'argent, il en avait assez. Et d'ailleurs, chacun ferait crédit au jeune prince Tchavroff.

Il se rendit à l'examen presque sans rien savoir, mais aussi sans crainte. Il savait qu'on n'oserait pas l'ajourner parce qu'il était connu et qu'il saurait se défendre. Il s'approcha sans peur de la table des examinateurs; d'un cœur tranquille il prit un billet et ne se troubla aucunement quand il en eut tiré un tel qu'il ne pourrait dire un mot. Pendant que répondait son camarade appelé devant lui, il s'assit à quelque distance sur la chaise destinée à ceux qui se préparaient à répondre.

— Quel billet, demanda tout bas, de loin, Chastikoff, qui pointait toutes les questions à mesure qu'elles sortaient. Lui, d'après son calcul, répondrait le dernier, et allait, à comp sûr, connaissant les numéros des billets sortis.

Tchavroff lui fit connaître son billet avec les doigts. Chastikoff, par convenance, prit un air effrayé, parce que Serge avait dit précédemment que c'était précisément cette partie qu'il ne savait pas. Sans se préoccuper du numéro du billet qui lui était revenu, il parla seulement de ce qu'il savait, cita des faits se rapportant à un autre sujet, répéta jusqu'à trois fois la même idée mais sous des formes différentes

et termina par ces mots prononcés brusquement "C'est tout!"

Blaumann, qui assisait toujours aux examens, ne laissa pas le professeur se reconnaître.